Ami du Clergé du 11 décembre 1947

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions sur le Credo. — II. Credo..., 409.
Pour la fête de Noël. — II. La religion de l'amour, 410.
Courtes instructions sur la Morale. — XXXVI. Les vices contre la charité envers le prochain : L'envie, 412.
Petits prônes sur les Commandements. — XXVI. 3e *commandement de Dieu :* Historique de la messe, 414.
Causeries sur la Messe. — XXXI. Prières avant la communion, 415.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

II

Credo...

Le Symbole des Apôtres fait partie intégrante de la liturgie baptismale, c'est à elle qu'il faut se référer, pour en comprendre la portée. Nous avons été baptisés, pour la plupart, avant d'être en âge de comprendre le sens de ce rite. Raison de plus pour y appliquer notre méditation.

Rappeler le début du rite baptismal :

— « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ?
— La foi !
— La foi, que vous apporte-t-elle ?
— La vie éternelle ! »

Dialogue qui ouvre dès le principe la perspective immense de l'éternité ! Le chrétien est citoyen de l'éternité. Sa patrie est le ciel. La terre n'est pour lui qu'une arène de lutte, une préparation, une épreuve de force et d'endurance.

Pour subir cette épreuve et arriver au but magnifique dont elle se couronne, la première condition est *la foi*. Mais elle ne suffit pas.

I. — *La foi ne suffit pas*

Il arrivera qu'un théologien aventureux, Luther, croira pouvoir affirmer que le chrétien est *sauvé par la foi seule*. L'antique liturgie chrétienne suffit à le réfuter car dès que le dialogue ci-dessus a été prononcé, le prêtre chargé de faire le baptême ajoute immédiatement :

— « Si donc vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. »

Remarque indispensable. — Il y a un lien nécessaire entre la foi et la morale, entre la théorie et la pratique, entre l'adhésion de l'intelligence et les décisions de la volonté, entre les aspirations du cœur et les réalisations de la vie quotidienne.

C'est toujours de la *foi logique*, c'est-à-dire conséquente avec elle-même, de la foi vivante et agissante, qu'il est parlé dans la Sainte Ecriture, sauf exceptions nettement indiquées, comme la suivante : « Les démons croient et tremblent ! » (S. Jacques, II, 19).

II. — *Grandeur de la foi*

Une fois cela bien compris, on ne peut que s'enthousiasmer en face des grandes choses qui sont dites par Jésus-Christ, infaillible révélateur de la Vérité éternelle, au sujet de la vertu primordiale ici étudiée.

Ecoutons-le :

— « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé (sur la croix), afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point mais qu'il possède la vie éternelle. En effet, Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné ; mais celui qui ne croit pas en lui est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu... Le Père aime le Fils et il lui a tout remis entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle... » (Jo., III, 15-18, 35-36).

Cette affirmation : *celui qui a la foi en Jésus-Christ, possède la vie éternelle,* — grandiose, immense, massive, décisive, — justifiant à elle seule toutes les exigences de la religion chrétienne, — revient constamment sur les lèvres du Christ ou de ses disciples. Le passage cité est tiré de l'entrevue entre Jésus et Nicodème, commenté par l'évangéliste, mais commenté avec les pensées mêmes et les paroles de Jésus.

Affirmation identique du Christ, à Jérusalem, en face de ses pires ennemis, les Pharisiens :

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et n'encourt point la condamnation, mais il est passé de la mort à la vie » (Jo., V, 24).

Et après la multiplication des pains, à Capharnaüm :

« Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif ! » — « C'est la volonté de celui qui m'a envoyé que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » — « En vérité, en vérité, je vous le dis celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jo., VI, 35, 40, 47).

Au dernier jour de la Fête des Tabernacles, à Jérusalem, Jésus s'écrie très haut, pour être entendu de tous :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Ecriture, couleront des fleuves d'eau. » « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui » (Jo., VII, 38).

Jésus-Christ attache, comme son Père, qui est Dieu même, une telle importance à la foi, cette vertu flamboyante entre toutes, qui ouvre la porte de la vie, que tous les miracles n'ont d'autre but que d'engendrer la foi. Très souvent, après le récit des miracles, les évangélistes ajoutent : « Et ses disciples crurent en lui. »

Pesez cela : le *miracle*, intervention de la toute-puissance divine, en dehors et au-dessus des lois de la nature — bien que nullement *contre* elles, — tire toute sa raison d'être, toute son utilité de cela seul : *le miracle engendre la foi ; la foi raisonnable,* la foi digne d'un homme libre et doué d'intelligence, ne pourrait naître et se maintenir sans le miracle, qui porte la signature de Dieu.

N'en donnons qu'une preuve. Avant d'accomplir l'un de ses plus grands miracles, la résurrection de Lazare, Jésus s'écrie (Jo., XI, 41-44) :

« Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé » (Jo., XI, 41-44).

Nous pouvons tout résumer dans cette splendide parole du Christ à Marthe, dans la même occasion :

« Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas pour toujours » *(Ibid.*, XI, 25).

Ainsi la foi donne tout ce que l'homme peut désirer de plus grand, tout ce dont il a soif, tout ce dont il a faim :

Cela nous conduit à la définition de la foi.

III. — *Définition de la foi*

Elle est donnée par l'auteur inspiré de l'Epître aux Hébreux en une page célèbre. Après avoir dit, comme un écho des affirmations du Christ :

« Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent, pour leur perte, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme, »

il ajoute :

« Or, *la foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point* » (Héb., x, 39 et XI, 1).

Expliquer cette définition :

La foi, *substance des choses qu'on espère* : cela signifie : 1° La foi porte sur l'essentiel de l'homme. Son objet, c'est l'immensité de ce que le cœur désire, espère et entrevoit, grâce à la parole de Dieu. L'objet de la foi, nous aurons à l'étudier en expliquant tout le Symbole, mais dès à présent, il faut spécifier son caractère profondément humain. La foi ne porte pas sur des vérités sublimes, mais étrangères à notre nature, à notre destinée, à nos capacités virtuelles. En nous entretenant de Dieu, de sa nature, des mystères de son essence, de son œuvre dans la création, elle nous parle aussi de nous, de ce que Dieu veut de nous, de ce qu'il nous prépare, de ce qu'il nous promet, de nos espérances les plus fondées, les plus enivrantes.

On pourrait traduire : « La foi est la lumière jetée sur notre destin suprême, *la prise de possession* de l'invisible et de l'incompréhensible. La foi est le fondement de notre espoir, la certitude invincible de ce que nos yeux de chair ne peuvent apercevoir. »

* *

Nous avons dit ce que c'est que la foi, le lien qu'elle doit avoir avec la morale, les promesses prestigieuses qu'elle nous apporte. Concluons par un beau passage de Bossuet :

« Examinons, je vous prie, quelle est la nature de la foi et la manière dont elle veut être prouvée. La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle, malgré les témoignages des sens et de la raison. De là, vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments que peut inventer la sagesse humaine. Mais si les raisons lui manquent le ciel même lui fournit des preuves et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres. C'est, m. f., par ces deux moyens qu'a été soutenue la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté, étonner tous les esprits par sa hauteur et effrayer tous les sens par sa sévérité et sa discipline. Tout l'univers s'est conjuré contre elle et a conjuré sa perte. Mais malgré toute la nature, elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu, sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges ? Quel a dû être l'effort des hommes, sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourments ?

Chacun a fait ce qui lui est propre. Car il n'y avait rien de plus convenable, ni à la puissance divine que de faire de grands miracles pour autoriser la foi chrétienne, ni à la faiblesse humaine que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu : faire des miracles ; voici la preuve des hommes, souffrir des tourments ; l'homme étant si faible, ne pouvait rien faire de grand ni de remarquable que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré et ce que les hommes ont souffert, a également concouru à prouver la vérité de la foi » *(Exhortation aux Nouvelles catholiques*, Bossuet, *Œuvres*, éd. Lachat, x, 471-472).

POUR LA FETE DE NOEL

II

LA RELIGION DE L'AMOUR

Parvulus natus est nobis.
Un petit enfant nous est né. (Isaïe, IX, 6).

Mes frères,

C'est toujours, au sein du foyer familial, un événement d'importance que la naissance d'un enfant. Un auteur très fin et très pénétrant, Henri-Frédéric Amiel († 1881) a fait ressortir, en une page saisissante, le caractère providentiel de l'enfance dans la société humaine. Cent-cinquante mille berceaux par jour, au sein des deux milliards d'êtres humains dont la terre est peuplée, c'est une puissance de rajeunissement perpétuel, c'est comme un bain quotidien de fraîcheur, de bonté, de dévouement, d'attendrissement dont on ne saurait mesurer la bienfaisance, qu'en songeant aux aigreurs, aux querelles, aux déchirements des mauvaises passions qui sont sans cesse à l'œuvre pour troubler les humains et, trop souvent, les jeter les uns contre les autres.

C'est à cela que le chrétien peut songer quand l'Eglise le convie chaque année à s'approcher de la Crèche de Noël. Ce sont ces pensées de cette nature qui doivent saisir notre cœur en venant adorer l'Enfant Jésus. Il n'y a pas une puissance bienfaisante dans le domaine de l'âme que l'Eglise catholique, mue par l'Esprit-Saint qui la guide en toutes choses, n'ait réussi à capter au profit de ses enfants.

Aujourd'hui, elle fait chanter à la messe du jour — à l'*Introït* — des paroles empruntées au prophète Isaïe, quand il annonçait, sept siècles d'avance, le mystère de Bethléem : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné et sur ses épaules repose l'autorité du commandement et il sera appelé l'Ange du grand Conseil ! »

Que nous dit ce spectacle de la Crèche ? Quelle idée nous offre-t-il de la nature intime de Dieu, des rapports de Dieu avec les hommes, du caractère profond de la religion véritable ? Voilà ce que nous devons rechercher, et nous verrons qu'il y a trois for-

mes possibles de la religion, sur la terre : 1o les religions de la Force ou de la Toute-Puissance, — 2o les religions de la Beauté et de l'Ordre universel, — et enfin 3o l'unique religion vraie, celle de Jésus-Christ, qui tout en étant aussi une religion de la Toute-Puissance et de la Sagesse divine, demeure avant tout la religion de la bonté, du pardon et de l'amour.

I

Il existe des religions de la Toute-Puissance et de la Force. — Tout n'est point faux dans ces religions. On ne peut oublier en effet que la religion de l'Ancien Testament, la religion de Moïse, qui fut une forme divine de la religion, mais seulement une préparation, la première étape de l'humanité vers la connaissance approfondie de la nature divine, fut une religion de cette sorte. Ce qui y domine c'est la foi en Dieu le Tout-Puissant, le Juge redoutable et terrible, le Maître souverain dont la majesté nous écrase et nous terrifie. Cette première forme de la religion fut nécessaire au début de l'humanité. On la retrouve, sous des aspects avilis et avec des déformations lamentables, dans toutes les religions primitives que les missionnaires rencontrent chez les peuples encore sauvages.

A première vue, on pourrait croire qu'il s'agit là d'une période désormais dépassée et définitivement close. Sans doute, il reste encore des tribus arriérées qui n'ont point franchi cette étape, mais les missionnaires chrétiens sont partout à l'œuvre pour les éclairer, les convertir, pour leur ouvrir les divines clartés de l'Evangile. Mais, hélas ! pendant que les apôtres de Jésus-Christ gagnent du terrain sur la barbarie et l'ignorance, Satan toujours acharné contre la vérité et contre le bonheur des hommes, essaie d'entraîner de nouveau vers les bas-fonds de l'erreur et du mensonge même des peuples qui adhéraient jusque-là aux enseignements de la doctrine chrétienne.

Regardez autour de vous. Regardez non pas au loin, non pas vers les continents qui ne s'ouvrent qu'à peine à la civilisation, mais tout près de vous. Jetez les regards sur l'Europe contemporaine. Ne voyez-vous pas des religions nouvelles qui cherchent à conquérir l'audience des masses populaires ? N'avez-vous pas entendu parler de la religion du sang, du sol, de la race ? Ne savez-vous pas que, chez beaucoup de nos contemporains et de nos compatriotes, la religion de la classe a remplacé la religion du Christ ; la religion du bien-être cherche à supplanter la religion de l'esprit ?

Nous n'essaierons point de discuter ces formes ultra-modernes du paganisme antique. Elles ne font que revenir aux religions les plus grossières et les plus rudimentaires que l'histoire de l'humanité ait connues et, sous couleur de progrès, elles constituent la plus évidente et la plus regrettable régression vers l'ancienne barbarie.

Pour le démontrer, une simple observation suffirait. Tous les philosophes, tous les penseurs et les historiens dignes de ce nom ont fait ressortir avec force que la religion est intimement liée à la civilisation, mieux que toute forme de civilisation découle de la religion qui l'inspire, que c'est la religion d'un temps ou d'un peuple qui donne la mesure du degré de noblesse, d'élévation, de grandeur dans l'idéal commun de ce temps ou de ce peuple. Or, que voyons-nous dans les pays où ces religions ultra-modernes et ces *Mythes* ont voulu ou cherchent encore à triompher de l'idéal évangélique ? Un triomphe de la Force, une apologie de la violence, un débordement de procédés brutaux que l'on a pu appeler la loi de la jungle, puisqu'ils rabaissent l'humanité au niveau des bêtes fauves.

Pour qui réfléchit au destin des âmes, il est évident que de telles religions nous ramènent à des siècles à l'arrière et conduisent l'humanité aux pires catastrophes.

II

C'est assez à nous arrêter à cette première forme des religions humaines. Il y a eu, dans l'histoire, une forme supérieure à celle-là : c'est la religion de la Sagesse divine et de l'Ordre universel. Dans cette seconde forme, le croyant fait moins attention à la toute-puissance de Dieu qu'à sa magnificence artistique, à la beauté de son œuvre, au rayonnement de sa gloire rendue visible dans le spectacle de la nature. Ce second aspect de la religion était étroitement joint au premier, dans l'A. T. Si le Dieu de Moïse est le Dieu du Sinaï, c'est-à-dire, le Dieu des éclairs et du tonnerre, le Dieu terrible et juste, il est aussi le Dieu qui a créé le ciel et la terre dans l'harmonie et la splendeur. Il est le Dieu auquel les Psaumes, sortis de l'inspiration d'un David ou des lévites du Temple de Jérusalem, adressent constamment les louanges les plus éclatantes pour l'œuvre grandiose de ses mains : par exemple au Ps. VIII :

Yahweh ! Notre souverain Maître,
Que ton nom est glorieux sur la terre,
Toi qui as revêtu les cieux de ta majesté !...
Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains,
La lune et les étoiles que tu as créées, je m'écrie :
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de [lui ?...

Ou encore au Ps. XVIII :

Les cieux racontent la gloire de Dieu
Et le firmament est l'ouvrage de ses mains
Et le jour crie au jour sa louange,
La nuit l'apprend à la nuit...

Et l'on pourrait citer par centaines des passages analogues.

Il y a donc, ici, une grande part de vérité. La révélation est ici d'accord avec la raison. Les philosophes grecs ont formulé des idées assez proches de celles que nous venons de rencontrer dans nos Livres Saints. Leur Dieu est celui du *Cosmos*, c'est-à-dire de l'Ordre universel, de l'harmonie dans la création, une religion de la beauté naturelle, telle qu'elle nous apparaît dans les émouvants spectacles des nuits criblées d'étoiles ou des Océans où se reflète l'immensité, ou des montagnes aux grands horizons clairs.

Pourtant, on ne saurait encore s'en tenir là. Cette forme de religion, si elle prétend nous arrêter au degré où elle nous élève, devient à son tour une erreur et une illusion. Ce fut l'erreur et l'illusion du déisme, au XVIIIe siècle. Pour Voltaire et les philosophes de son temps, le monde n'est qu'une belle horloge et Dieu n'est qu'un habile horloger. Entre lui et nous, il n'existe que les rapports distants et froids d'un artiste souverain avec ses œuvres d'un jour. Tous ceux qui rétrécissent leur religion au culte de l'art ou de la science, de la musique ou de la poésie, ou au culte encore moins élevé de leurs goûts, de leurs fantaisies ou de leurs passions, — et hélas ! ils sont légion, de notre temps, — demeurent ou reviennent

à une étape périmée de la vérité infinie. Ils ne vont pas jusqu'au fond des révélations touchant la nature profonde de Dieu et de ses rapports avec ses créatures. Il faut donc monter plus haut. Et c'est la Crèche de Bethléem qui nous y invite.

III

Venez donc vous mettre à genoux devant cet Enfant, votre Dieu et votre Sauveur. Que vous dit-il ?

1o Il vous déclare qu'il n'est pas venu *abroger* mais *parfaire*, et cela veut dire qu'il ne retire rien de tout ce qui est vérité dans les deux formes antérieures de la religion humaine.

Il est donc le Dieu tout-puissant, le Dieu juste, le Dieu qui parle dans la tempête, dans les éclairs et le tonnerre. Jésus n'a pas hésité à se poser comme le Juge suprême de tous les hommes. Il apparaîtra, au dernier jour, sur les nuées, parmi des légions d'anges, et il décidera sans appel du destin éternel de chacun de nous. Rien de plus terrifiant que cette pensée pour les pécheurs que nous sommes !

2o Il est aussi le Dieu de la Sagesse et de la Beauté. Il est le *Verbe fait chair* et, dans l'Evangile de cette messe du jour, vous avez entendu la voix de S. Jean proclamer sa splendeur : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu, etc...

3o Mais ces deux points de vue sont dépassés par la simple apparition de l'Enfant-Jésus. Dépassés, mais non *effacés*. Ici, à la Crèche, nous arrivons à la forme suprême de la vraie religion.

A Moïse, Dieu avait dit : « *Je suis celui qui existe !* » ; « *Celui qui Est, tel est mon nom !* » Dieu source de tout être, Dieu souverain Seigneur, Dieu tout-puissant, voilà ce que contient cette première définition. — En nous apprenant qu'en Dieu, de toute éternité était le Verbe et que le Verbe était Dieu, S. Jean nous en a fourni une seconde définition : Dieu Sagesse, Dieu Ordre et Beauté infinie.

Mais le même S. Jean, réfléchissant au mystère de l'Incarnation, à l'infinité de tendresse et d'amour qui s'y montre, a écrit : « *Dieu est Amour* » ! L'humanité n'ira pas plus loin, elle ne montera jamais plus haut dans la pénétration de l'essence divine. Le ciel lui-même ne sera que l'épanouissement suprême de cette vérité magnifique : Dieu est Amour ! C'est alors que nous répéterons cette autre parole : « Dieu a tant aimé les hommes qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais possède la vie éternelle ! » (Jo., III, 16).

Dieu nous a donné son Fils : regardez la Crèche. Cet enfant est à nous, il vient pour nous, il est notre bien, notre espoir, notre salut. Sans lui nous ne pourien, avec lui nous pouvons tout.

4o Et puisque toute forme de religion engendre une forme correspondante de civilisation, nous devons placer au-dessus de tout la civilisation qui découle de ce mystère de Noël, le don d'un Enfant-Dieu à l'humanité. Dieu au-dessus de tout ; Jésus-Christ, Verbe incarné et Sauveur des hommes, au-dessus de tout ! L'expansion de son saint Evangile, au-dessus de tout ! Et nous dirons encore : la civilisation de l'amour, de la fraternité, du dévouement, la civilisation de la Crèche et de la Croix, au-dessus de tout !

Ce que Jésus est venu apprendre aux hommes, c'est à servir Dieu, à aimer le prochain, à refouler le péché rongeur des âmes, à le combattre en nous-mêmes, à le poursuivre sous toutes ses formes, tout en aimant le pécheur et en travaillant à son salut. Religion de la fraternité, religion de la pénitence sans doute, mais religion de la joie, religion de l'infini, religion non racornie à des biens terrestres, passagers et illusoires, mais élargie à la mesure même de Dieu ! C'est tout cela que nous redit la Crèche de Noël et c'est tout cela qu'il nous faut recueillir de la bouche de Jésus.

Il serait vain de s'élever à la contemplation des plus hautes vérités, si elles devaient rester ensuite lettre morte dans la pratique quotidienne de notre vie. Quelle sera donc notre conclusion, en face des problèmes contemporains ?

* *

L'heure des chrétiens est arrivée. Il n'y a pas de salut dans les doctrines humaines. Pour montrer leur néant, Dieu n'a qu'à les laisser agir et porter leurs fruits. D'où pensez-vous que vienne le malaise contemporain ? Pourquoi cette incertitude, pourquoi ces craintes qui agitent les hommes, pourquoi ne peuvent-ils goûter en paix le fruit de leurs inventions et de leurs découvertes ? Parce que l'orgueil du progrès matériel a troublé les âmes et les a détournées de la vérité éternelle qui est en Dieu et en Jésus-Christ. Mais pourquoi, d'autre part, les disciples de Jésus ont-ils sur tant de points perdu du terrain, abandonné des positions acquises ou qui semblaient telles ? Parce qu'ils n'ont pas vécu leur foi assez en profondeur, parce que dans leurs esprits, il y avait un partage inconscient ou à demi-conscient entre la vérité évangélique et le mensonge de la fausse sagesse du monde. Nous avons tous une responsabilité en cela. Nous ne connaissons pas assez Jésus-Christ. Nous ne sommes pas assez unis de cœur à sa crèche, à sa croix, à son eucharistie. Nous avons tous un examen de conscience à faire. Allons donc le faire au pied de la Crèche de Bethléem. Apprenons là à vivre davantage par l'esprit, à mieux pratiquer la prière, l'amour de Dieu, l'union à Dieu, et aussi la charité, la bonté, la générosité envers le prochain. Au lieu d'une religion de surface, sans élan et sans logique, vivons notre religion *en profondeur*. C'est de là, et de là seulement, que viendra, à la longue, le salut de la société, si elle doit être sauvée, et en tout cas le salut individuel pour chacun de nous, ce qui est la fin suprême de notre existence. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXXVI

Péchés contre l'amour du prochain

L'ENVIE

Un des chancres qui rongent la charité envers le prochain, c'est l'envie. Voyons la notion, les effets, la malice de ce grand vice et son antidote.

I. — *Ce que c'est que l'envie*

L'envie consiste à se réjouir du mal et à s'attrister du bien qui arrive au prochain, comme si ce mal augmentait notre bien personnel, comme si ce bien diminuait le nôtre et retranchait quelque chose à notre bonheur.

Ainsi l'envie a un double aspect : elle se traduit par la joie en face du malheur des autres et par la tristesse devant leur bonheur.

Souvent on emploie l'une pour l'autre les deux expressions d'*envie* et de *jalousie*. La jalousie est sœur de l'envie, mais n'a pas, comme elle, le double aspect dont nous venons de parler ; elle ne se réjouit pas du malheur des autres, mais elle est une tristesse du bien, de l'excellence ou de l'avantage d'autrui, dont elle s'afflige souvent comme d'un mal, parce qu'ils contrarient, empêchent ou diminuent le bien, ou l'avantage personnel. Nous comprendrons les deux sœurs sous le terme générique d'*envie*.

L'envie, comme son étymologie latine l'indique, ne peut voir le bonheur des autres et cherche à leur nuire en paroles et en actions. D'où l'expression familière : « voir d'un mauvais œil. »

Ce qui constitue l'envie, ce n'est pas à proprement parler la tristesse ressentie devant le bien qui arrive au prochain, mais c'est le motif bas et égoïste qui inspire cette tristesse. D'où il faut prendre garde aux confusions qui pourraient naître dans notre esprit et vicier la notion même de l'envie, comme sa moralité.

Toute tristesse survenant à la vue du bonheur, des avantages des autres n'est point l'envie. Inspirée par de bons motifs et subordonnée aux prescriptions de la charité, elle peut être en soi légitime.

Etre peiné, par exemple, de ce qu'un ennemi de l'Eglise réussit à obtenir une grande influence dans les affaires publiques, ou bien de ce qu'un bonheur échoit à un pécheur, qui en abusera pour pécher davantage, n'est point défendu. — S'affliger des avantages d'autrui, quand il en est vraiment indigne ou qu'il ne s'en sert pas bien ou pour le mal est un acte moralement bon, dès lors qu'on n'excède pas les limites permises par la charité individuelle ou sociale. C'est de l'*indignation* permise et parfois recommandée. — Il faut donc veiller à ce que cette tristesse ne soit pas viciée par quelque disposition contraire à la charité et n'entraîne pas à des actes répréhensibles.

Il ne faut pas non plus confondre l'envie avec la *crainte* légitime, qui nous attriste et que nous éprouvons, lorsque l'élévation, le succès d'un ennemi vont lui donner le pouvoir de nous nuire.

Il n'est même point défendu de s'attrister des succès du prochain, quand il est réellement vrai qu'il empêche le nôtre et que les désirs personnels se maintiennent dans la subordination requise et ne veulent être réalisés que par des moyens honnêtes. Mais, attention, l'amour immodéré de notre propre bien entraîne fréquemment au delà des limites strictement permises.

Il ne faut pas oublier que, dans les luttes de la vie, nous sommes facilement disposés aux entraînements et que l'émulation peut devenir de la concurrence plus ou moins déloyale ou de la rivalité coupable.

Ainsi un élève est troisième dans sa classe ; il veut, par son travail, arriver à égaler ou surpasser les deux premiers : c'est de l'*émulation*. Nous disons : par des moyens honnêtes, par son travail, car, si cet élève jalousait, sans vouloir travailler, ou avec désir de tricher, les deux condisciples qui le surpassent, il serait coupable du péché d'envie.

Nous pouvons lire, dans les Saintes Ecritures, des exemples d'envieux coupables. Caïn fut envieux de son frère Abel, parce que les sacrifices de celui-ci étaient agréables à Dieu, les fils de Jacob de leur frère Joseph, parce que celui-ci, bon et vertueux fils, était particulièrement aimé de son père ; le roi Saül, de David acclamé par le peuple pour avoir tué le géant Goliath. Que d'exemples à travers les siècles : haine de métier, haine des classes, etc...

Le plus bas degré de l'envie consiste à voir avec déplaisir le prochain progresser dans la vertu et dans la grâce de Dieu. Voyant Jésus opérer des miracles et attirer les foules, les pharisiens et les grands-prêtres l'envièrent et résolurent de le mettre à mort. L'*envie spirituelle* est un péché contre le Saint-Esprit. « C'est le péché particulier des démons, dit S. Grégoire le Grand, car, dès qu'ils voient une âme progresser dans le bien, ils entrent en fureur et la persécutent aussitôt. »

II. — *Ses effets*

L'envie est fille de l'orgueil, car, si nous considérons les biens du prochain comme une injuste diminution du nôtre, c'est que nous avons une estime exagérée de notre valeur personnelle. Aussi produit-elle des effets désastreux, soit à l'égard du prochain, sa victime, soit à l'égard de l'envieux, son auteur.

1. *A l'égard du prochain.* — Son principal et immédiat effet est la destruction de la charité fraternelle inconciliable avec cette tristesse du bien réel du prochain.

L'envie conduit aux murmures contre ceux qui détiennent le bien désiré, soit contre ceux qui l'ont procuré, soit même contre la Providence, que l'on accuse volontiers d'erreur ou d'injustice. « L'envieux hait les bienfaits divins », dit S. Cyprien.

Sous l'influence de ces murmures, naît le jugement téméraire, qui se traduit aisément en médisances et en calomnies.

Et bientôt peuvent venir la haine contre le prochain, le désir de lui faire du mal. Voilà l'explication des lettres anonymes, des dénonciations fielleuses. On ruine la réputation d'autrui, on casse des projets de mariage, on trouble des ménages, on sème la zizanie dans les familles, on fait manquer ou tomber des situations avantageuses, ou nécessaires pour vivre. Rivalités, discordes, ressentiments, désirs de vengeances, parfois homicides. Aussi on a pu dire que « l'envieux qui se réjouit du malheur du prochain est semblable au corbeau qui ne se plaît que dans la pourriture. »

Lisez S. Augustin : « L'envieux ressemble aux mites qui rongent les habits de pourpre, à la rouille qui détruit le fer, à la chenille qui dévore toutes les feuilles vertes d'un arbre. » Ecoutez S. Grégoire de Nysse : « L'envie et la fourberie ressemblent à ces chiens qui mordent sans aboyer. » — Entendez S. Jean Damascène : « Nourris des chiens et ils s'apprivoiseront ; caresse un lion et il sera dompté ; mais pour l'envieux la politesse et la condescendance ne l'exciteront que davantage. »

2. *A l'égard de l'envieux.* — L'envieux lui-même n'est pas épargné. Il manie une arme à double tranchant qui le blesse. L'envie ronge aussi le cœur qui lui a donné asile. Elle tourmente l'esprit, détruit la paix de la conscience, remplit l'âme de mécontentement, de tristesse et d'aigreur ; elle en éloigne toute joie. Quand elle a élu domicile dans une âme, on dirait qu'elle se manifeste même physiquement, dans le rictus, dans le regard, sur les traits du corps, comme cela arriva pour la figure hâve de Caïn (Gen., IV, 5).

Aussi l'envieux s'expose à la damnation éternelle. « Si déjà nous devons aimer nos ennemis, sous peine de péché, quelle ne sera pas notre punition, si nous poursuivons de nos sentiments d'envie ceux qui ne nous ont fait aucun mal ! » dit S. Jean Chrysostome. L'envie ne détruit-elle pas la charité à l'égard du prochain ? D'où S. Paul proclame (Gal., v, 20) que l'envie « exclut du royaume céleste », de même S. Basile n'hésite pas à dire que l'envie est « le gage le plus sûr de la damnation éternelle. »

III. — *Sa malice*

La gravité de la sanction ressort du degré de malice de l'envie. L'envie va contre la charité que nous devons au prochain et elle est d'autant plus grave qu'elle nous pousse à lui causer un dommage important et qu'elle est sciemment consentie. Celui qui est envieux ressemble au démon, car c'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde (Sagesse, II, 24). S. Vincent Ferrier établit la comparaison suivante : « Jésus-Christ a dit : « C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres », de même le démon peut dire : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous enviez comme moi je vous ai enviés. »

Voyez ce qu'en dit S. Paul (Rom., I, 29, Gal., v, 21, Tite, III, 3) : « La tradition l'a toujours rangée au nombre des péchés ou vices capitaux. La malice de l'envie est très grande. Chaque péché, chaque vice peut avoir des circonstances atténuantes ; l'intempérance peut s'excuser plus ou moins par l'appétit ; la vengeance par la défense de son droit ou de ce que l'on croit son droit ; le vol par la pauvreté. Aucune excuse ne peut être apportée par l'envieux. » Aussi S. Bonaventure dit : « L'envieux n'a aucune ressemblance avec Dieu ; il est semblable au néant, il souhaite n'être entouré que de misères et de ruines. » Et S. Jean Chrysostome la comparant à la guerre, affirme que « l'envie est pire, car la guerre a des motifs, l'envie n'en a pas ; de plus, la guerre cesse, l'envie jamais. L'envie n'est qu'un état d'esprit diabolique. »

L'envie est le seul péché qui résiste aux influences apaisantes. Vous pouvez calmer un homme en colère ou même un ennemi par des paroles bienveillantes, conciliantes, mais vous ne pourrez calmer l'envieux.

Du reste, de tous les péchés, l'envie est celui qui procure le moins de satisfaction. L'avare, l'intempérant, le coléreux, etc... semblent au moins jouir de leur passion, mais l'envieux nullement.

Redisons-le. L'envie peut être accompagnée ou suivie de nombreux péchés dont elle est la cause directe ou qu'elle aide puissamment et qui atteignent le prochain dans ses biens, dans sa réputation ou même dans sa vie. La gravité de ces péchés doit se déterminer d'après leur opposition avec la charité, le dommage qu'elles occasionnent ou même la haine réelle qui les accompagne ou les anime.

IV. — *Son antidote*

Les remèdes à opposer à l'envie se déduisent aisément de la thérapeutique générale des vices capitaux.

Il faut la combattre dans sa source : l'orgueil.

Il est salutaire de se rappeler et de méditer la vanité des choses terrestres, qu'il faudra, bientôt peut-être, laisser. Alors dignités, honneurs, richesses, puissance ne pèseront pas, par elles-mêmes, dans la balance du Souverain Juge; le bonheur éternel dépendra de cette chose inconnue de l'envieux : l'amour de Dieu et l'amour du prochain pour Dieu. « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers » (Math., XIX, 30). Si tu veux être grand un jour, humilie-toi maintenant et aime à être inconnu et méprisé, « car celui qui s'abaisse sera élevé » (Luc, XIV, 11). N'estimons que les biens qui ne passent pas, vertus, mérites, et que Dieu accorde toujours aux âmes de bonne volonté.

Il faut considérer les conséquences néfastes de l'envie. C'est une triste mère qui a de tristes filles. Toutes sont malfaisantes pour l'individu comme pour la société.

Il faut se rappeler que tous les hommes ont la même nature et la même destinée, que tous les chrétiens sont frères en J.-C. et membres de la même société, l'Eglise ; il faut nous réjouir du bien qui arrive au prochain, comme si nous en étions bénéficiaires.

* *

Et la meilleure manière d'étouffer en nous l'envie, c'est de faire le plus de bien possible au prochain. « Celui qui veut extirper de son cœur le monstre de l'envie, n'a besoin ni d'épée, ni de bouclier, ni de casque ; il lui suffit d'allumer dans son cœur le feu de la charité », dit S. Grégoire le Grand. Par conséquent, dit S. Jean Chrysostome, fais beaucoup de bien à celui que tu envies, prie au moins pour lui, afin qu'il soit heureux. Tu obtiendras par là deux victoires, l'une sur l'envie, et l'autre par l'exercice des œuvres de miséricorde », en attendant que tu cueilles la palme de la victoire éternelle. *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XXVI

3e commandement de Dieu

HISTORIQUE DE LA MESSE

Mes frères,

Je vous ai dit précédemment ce qu'est la messe ; vous avez apprécié sa haute valeur ; et déjà vous êtes déterminés à y assister avec toute la piété qui convient.

Aujourd'hui, je veux vous exposer dans ces grandes lignes l'histoire de la messe : origine de la messe et de notre messe actuelle.

I. — *Origine de la messe*

La première messe a été célébrée au Cénacle, le soir du Jeudi Saint, par Notre-Seigneur immédiatement après la manducation de l'Agneau pascal, immédiatement avant son sacrifice sur la croix. Sur ces faits nous sommes renseignés par les quatre évangélistes auxquels il faut ajouter le récit de S .Paul (I Cor., XI). Nous assistons à un repas d'adieux ; la tristesse envahit les cœurs à la pensée de la séparation. Toutefois, Jésus rassure ses disciples apeurés ; il demeurera parmi eux ; il ne les laissera pas orphelins. Alors qu'arriva-t-il ? « Pendant ce repas, Jésus prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui est livré pour vous. Puis, prenant la coupe, avec les mêmes gestes de bénédiction, il la leur donna en disant : Buvez-en

tous, ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, répandu pour la multitude des péchés. Faites ceci en mémoire de moi » (Marc, XIV, 22-25).

De cet événement est sortie la messe. Tout l'essentiel y est. En effet, le nécessaire de la messe consiste dans le renouvellement, la reproduction de ce que le Christ a fait au cénacle et au calvaire. Sur l'autel, Jésus devient présent à titre de victime et à titre d'aliment sous les signes du pain et du vin ; ce geste il le réalise lui-même « par le ministère du prêtre » : « Faites ceci en mémoire de moi », dit-il à ses apôtres, après l'institution de l'Eucharistie et, en leur personne, aux prêtres de tous les temps. Or, que venait-il de faire ? Il venait de changer le pain et le vin en son corps et en son sang ; il leur transmettait donc le pouvoir d'opérer le même changement, et, par conséquent, d'offrir le sacrifice de la messe.

Aussi voyons-nous les apôtres se conformer à cet ordre. Ils rompent le pain eucharistique et prennent cette divine nourriture avec joie et simplicité de cœur (Act., II, 46).

De toute évidence, « rompre le pain » c'était faire l'Eucharistie et la distribuer ; en d'autres termes, c'était célébrer la messe.

A la suite des apôtres, les chrétiens réitéraient avec exactitude la scène du Jeudi Saint. Au début, leurs maisons tinrent lieu d'églises ; peu à peu, ils eurent des édifices religieux spéciaux, et, aux siècles des persécutions, furent utilisées les galeries souterraines des catacombes.

Dans ces réunions, avant le sacrifice proprement dit, on lisait quelques pages de l'Evangile, les lettres envoyées par d'autres Eglises. On entrecoupait ces lectures de chants, de prières. Puis, les non-baptisés étaient invités à sortir.

Après, sur l'autel était déposée la matière du sacrifice, pain et vin. et la messe se continuait. C'étaient des demandes pour toute l'Eglise..., les paroles de la Consécration, répétition des expressions mêmes du Sauveur au repas du Jeudi Saint, des actions de grâces en reconnaissance des bienfaits de Dieu et de l'institution du sacrement d'amour, mémorial de la Cène et de la Croix. Enfin la communion du prêtre et des fidèles.

Donc, ce ne sont pas les hommes, papes, évêques, ou prêtres qui ont institué la messe ; c'est Jésus-Christ seul qui a institué la messe, clef de voûte du christianisme, « source première et indispensable du véritable esprit chrétien » (Pie X).

II. — *Et de notre messe actuelle*

Notre messe n'est pas une invention moderne, elle se rattache au Christ. Mais son contenu actuel s'est formé progressivement.

Les apôtres instituèrent les prières et les cérémonies dans leurs formes fondamentales, comme ils le firent pour le symbole.

En souvenir de la dernière cène pascale du Sauveur la messe se continua autour d'une table. Un repas était servi. Au cours de ce repas, l'apôtre, le prêtre, refaisaient ce que le Sauveur avait fait le Jeudi Saint. Des abus s'étant glissés cette coutume disparut, vers le IVe siècle elle était supprimée totalement La table devint l'autel où demeura seul le prêtre avec ses servants. Devant l'autel on dressa une autre table « la sainte table », où les fidèles vinrent recevoir la communion. Ils communiaient sous les deux espèces. Par suite de graves inconvénients de la communion sous les deux espèces, l'usage du calice disparut du moins dans l'Eglise latine. Et au concile de Constance, l'Eglise défendit expressément de donner le calice du sang de Jésus-Christ aux laïques et aux prêtres ne célébrant pas.

N'est-ce pas ce que nous avons aujourd'hui ?

Les premiers chrétiens, issus du judaïsme, maintinrent entre eux les réunions de la synagogue. A ces assemblées on y expliquait la bible, on y chantait des psaumes, on y faisait des prières en commun. Cette habitude juive fut adoptée par les apôtres pour les autres chrétiens, toutefois en la modifiant et en l'adaptant. Bientôt ces deux sortes de réunions se soudèrent l'une à l'autre : la première fut la préparation de la seconde. N'est-ce pas ce que nous avons aujourd'hui ?

Notre messe actuelle a deux parties très différentes qui indiquent très nettement cette double origine. La première partie, « avant-messe ou messe des catéchumènes », du début à l'offertoire, est composée de prières, de chants, de prédication ; c'est la survivance de l'office juif. La deuxième partie, « messe des fidèles », ou vraie messe avec ses trois actes : l'offertoire, la consécration et la communion, renouvelle la Cène.

Certes, avec la paix accordée à l'Eglise par Constantin, des diversités de détail se créent dans les chrétientés. Afin d'assurer la diffusion de l'Evangile ces détails furent assortis aux goûts et aux habitudes de chaque nation. Et la messe se développa normalement. Sous l'action des papes S. Léon, S. Gélase, S. Grégoire le Grand, elle recevait la plupart des éléments qui la caractérisent. Cependant, la période du VIIIe au XVIe siècle fut marquée par des suppressions et un nombre plus grand d'additions (l'élévation de l'hostie, du calice, le dernier évangile...).

Finalement, on se préoccupa d'unifier : ce fut l'œuvre du pape S. Pie V. Il imposa partout, en 1670, le missel romain en respectant seulement les prières et les cérémonies justifiant 200 ans d'existence. De nos jours, Léon XIII et Pie X pour répondre aux vœux des dévotions plus modernes ajoutèrent plusieurs prières en l'honneur de la Sainte Vierge, de S. Michel et du Sacré-Cœur, à réciter à genoux à la fin des messes basses non solennisées par certaines cérémonies.

* *

En bref, nous pouvons donc affirmer que malgré des modifications dues aux circonstances la messe est demeurée dans sa structure profonde ce qu'elle était autrefois. Notre messe c'est la Cène se renouvelant parmi nous et pour nous.

Soyez des fervents de la messe. « Toutes les bonnes œuvres réunies, disait le Curé d'Ars, n'équivalent pas au saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la messe est l'Œuvre de Dieu. » Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE
XXXI
PRIÈRES AVANT LA COMMUNION

Mes frères,

Les oraisons qui suivent l'*Agnus Dei* invoquent directement Notre-Seigneur, alors que, vous l'avez